

## Trouver la clé

3024

“J’avais décidé de venir tôt, le plus tôt possible. Rouen dormait encore. La ville peinait à se réveiller après la fête d’hier : le premier jour de l’Armada ! Je suis arrivée sur les quais en même temps que les premiers rayons de soleil. Le vent du matin berçait les voiliers, la Seine scintillait, l’alignement de mâts m’intimidait. Je devais continuer pourtant. J’avais rendez-vous. Un rendez-vous qui pouvait changer ma vie. J’ai marché une cinquantaine de mètres sur les quais déserts, en direction du pont Flaubert, quand j’ai senti une présence derrière moi.

- Bonjour...

Je connaissais bien trop cette voix. Assez pour la reconnaître entre mille. Tout d’abord, j’ai cru rêver. Mais cela ne pouvait être personne d’autre. C’était forcément lui.

-Marc ? ai-je bredouillé en me retournant.

Je ne m’étais pas trompée. Il était bien là, devant moi. Le soleil matinal illuminait ses yeux bruns. J’avais peine à y croire. Cela faisait au moins cinq ans que nous ne nous étions pas vus, mais pourtant, son être m’était tellement familier que j’avais l’impression de ne l’avoir jamais perdu.

-Jeanne ? répéta-t-il sur le même ton flottant.

Marc était mon premier amour, mon amour de lycée. Nous avons vécu des moments merveilleux l’un avec l’autre pendant nos années de tendresse, les sentiments les plus forts qu’ils soient, car ce sont les premiers, les découvertes. A quinze ou seize ans, nous pensions être les plus puissants du monde, rien ne pouvait nous arrêter. Puis est venu le chagrin d’amour. Nous avons l’un comme l’autre pris des chemins différents alors, c’était probablement évident que cette histoire devait prendre fin. Quoi qu’il en coûte, mon tout premier petit copain était là, juste en face de moi, sur cette même route où nous nous promenions autrefois lors de la foire St Romain.

-Il est si tôt. Qu’est-ce que tu fais là ?

-Je suis membre de l’orchestre qui joue ce soir sur l’un des bateaux. Je n’ai rendez-vous qu’en début d’après-midi, mais cela fait tellement de temps que je ne me suis pas promené dans cette ville, j’avais besoin d’y faire un tour, je crois.

-Oh ! Eh bien, félicitations pour ton poste, c’est génial que tu aies continué à jouer du cor.

Il m’a lancé un sourire gêné, puis quelques secondes, qui m’ont paru être des heures, sont passées. Je me suis alors focalisée sur l’eau, trop anxieuse pour oser le regarder dans les yeux, quand il a relancé :

-Et toi alors ? Il n'est même pas six heures du matin, qu'est-ce qui t'amène sur les quais ?

-J'ai rendez-vous aujourd'hui, avec un éditeur. Il vient d'achever sa lecture de mon roman, il voulait qu'on se rencontre pour en discuter. Je ne sais pas si c'est le stress ou l'excitation, mais me voilà déjà là, bien trop en avance. Je trouve cet endroit tellement apaisant. À cette heure-ci, j'étais presque certaine de ne croiser personne, je voulais venir voir les bateaux avant que les premiers humains commencent à apparaître, j'imagine.

Je ne sais pas pourquoi j'ai autant parlé, une phrase aurait suffi.

-J'espère que ton rendez-vous se déroulera comme tu le veux, alors.

Un long silence s'en est suivi, je regardais dans le vide et j'étais persuadée qu'il faisait de même. Puis, il a lancé :

-Eh bien, je te souhaite une excellente balade.

Sur ces mots, il reprit son chemin. Quant à moi, j'étais figée sur place. Nous ne pouvions pas nous séparer sur cette simple cordialité, après des années sans avoir eu de nouvelles de l'autre. C'est ainsi que je me suis entendue dire, sans trop comprendre d'où cette phrase me venait, et par quelle force étais-je en train de prononcer ces mots :

-Est-ce que cela te plairait que l'on passe ces heures l'un avec l'autre ? Puisque nous sommes tous les deux ici, à errer en ville, pourquoi ne pas rester ensemble ?

Je ne m'étais jamais sentie aussi vulnérable qu'après ces deux questions. Mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, il accepta ma proposition. Sans un mot de plus, seulement quelques sourires mal à l'aise, Marc et moi commençâmes à marcher en direction du Théâtre des Arts, tout près de la Seine. C'est lorsque nous sommes passés devant l'académie de billard que j'ai repris la parole. Nous avons écoulé un nombre incalculable de soirées au *Snooker*.

Souvent, lorsque nous étions encore lycéens, Marc donnait des concerts d'orchestre le samedi soir. Nous arrivions toujours à nous débrouiller tant bien que mal pour que l'un de ses amis musiciens nous emmène dans ce pub. On y passait des soirées magiques, on se sentait adulte à tout juste seize ans, j'avais l'impression d'être l'héroïne d'une sitcom new-yorkaise. Nous nous sommes arrêtés devant ce bâtiment, fermés bien sûr puisque six heures venait tout juste de sonner, et nous nous sommes remémorés tous nos beaux moments passés ici. Le soir où pendant une partie entière, chaque fois que c'était à mon tour, la boule blanche tombait dans l'un des trous, d'une façon toujours plus improbable que le coup d'avant. La toute première fois où j'avais réussi à nous faire gagner quelques points, et la façon dont il était fier de moi, à en devenir complètement euphorique.

Être ici, avec lui, à ressasser le passé, me donnait l'impression que nos soirées au *Snooker* dataient d'hier, comme si lui et moi étions toujours de grands adolescents. J'en oubliais la vie de jeune adulte que je menais depuis. Sous l'emprise de mes souvenirs en filigrane de notre promenade,

je fus alors surprise de me sentir terriblement apaisée. Le malaise commençait peu à peu à se dissiper entre nous. Imaginer que je m'étais engagée à passer encore plusieurs heures seule avec lui me faisait de moins en moins peur.

Nous continuâmes donc à nous promener, admirant le lever du soleil se refléter sur la Seine et les vitraux de la cathédrale à quelques mètres de nous. Quelques heures plus tard, alors que neuf heures du matin avait sonné depuis peu et que nous avions revisité toute la rive droite de la ville, nous fîmes une escale près de l'eau de Robec. Rouen s'était réveillé, ce n'était plus si désert, et les travailleurs commençaient la journée par prendre un café dans leur bistrot habituel. C'est ici que Marc m'a proposé de nous arrêter, dans cette rue que nous avons traversé main dans la main une centaine de vies auparavant. Nous nous sommes installés sur la terrasse d'un café, l'eau coulait tout près de nous. Il commanda un café noir, sans sucre, et moi je prenais un chocolat chaud, comme à notre vieille habitude.

-Tu n'as vraiment pas changé, me dit-il.

-Je vois que tu es toujours le même, toi aussi, ai-je répondu en souriant. Alors, qu'est ce que tu deviens ?

Il me raconta alors qu'après un an en faculté de musicologie, il avait réussi à intégrer le Conservatoire National, où il étudiait toujours aujourd'hui, cherchant un poste fixe dans un orchestre qui lui permettrait de vivre pleinement de sa musique. En attendant, il venait tout juste de valider son intermittence, et vivait principalement de ses cachetons. La vie parisienne n'était pas faite pour lui néanmoins, il était impatient à l'idée de quitter la capitale, c'est aussi pour cette raison qu'il était très heureux d'avoir obtenu une place en cor solo pour la réception de ce soir. J'étais fière de lui, de savoir qu'il avait persévéré dans son rêve de devenir musicien, et qu'il s'approchait en fin de son but. Vint alors mon tour de lui apprendre ce qui m'était arrivé ces quatre dernières années.

-Après deux ans de travail acharné en classe préparatoire, j'ai intégré la Sorbonne, pour achever une licence en lettre moderne. Je suis rentrée il y a quelques jours de New-York, où j'ai fait ma première année de master en littérature étrangère. J'y retourne à la mi-août pour ma deuxième année. J'écris encore, beaucoup, j'ai même publié un recueil de nouvelles il y a quelques mois déjà, en France et dans l'État de New-York. J'attends maintenant de voir ce que l'éditeur pense de mon roman.

-Wow, tu as donc accompli tout ce dont tu rêvais quand on était au lycée...Félicitations Jeanne.

Je le gratifiais d'un sourire, et la discussion reprit sur autre chose. Nous parlâmes de tout et de rien pendant une heure qui me parût durer seulement quelques minutes. Petit à petit, le bistrot s'était vidé, si bien qu'il n'y avait plus que lui et moi sur la terrasse, seul le bruit de l'eau qui coule nous tenait compagnie.

Lorsque la discussion commença à stagner, Marc me dit tout bas qu'il était presque onze heures et demi, voulant s'assurer que je n'étais pas en retard à mon rendez-vous. Je devez retrouver

mon éditeur à midi à l'autre bout de la rive droite, il était en effet temps pour moi de partir. Voyant tout de suite ma panique, Marc se dirigea vers le bar afin de régler pour nous pendant que je lui promettais de le rembourser plus tard. En enfilant ma veste, je reconnus le petit objet qu'il avait mis en porte-clés pour décorer son sac à dos.

Marc et moi avons commencé à nous fréquenter pendant notre année de seconde. Un beau jour, pendant le mois de mai, nous nous promenions au bord du lac situé à quelques centaines de mètres de chez moi. Nous ne nous étions pas encore révélé notre amour, mais, l'un comme l'autre, nous savions que notre attachement était bien plus fort qu'une simple amitié comme nous nous laissions croire. Ce jour-là, je portais l'un de mes colliers préférés, un collier avec deux petites clés en guise de pendentif. Une fois assis, les pieds dans l'eau, il effleura de la main mon bijou, et me demanda, incrédule, ce que représentait pour moi ses deux clés.

“Ce sont les clés de mon cœur.” lui avais-je répondu, sur le ton de la plaisanterie. Mais lui, de la façon la plus sérieuse qu'il soit, s'était apprêté à ôter ma chaîne en disant à voix basse “Alors il m'en faut une.”

Je portais ma main à mon cou, me rappelant que le pendentif que je portais avait un jumeau, qui se trouvait juste devant moi, sur le sac du premier garçon que j'avais véritablement aimé. Bouche bée, je pris la route aussitôt. Je n'arrivais pas à y croire, cette situation ne pouvait pas être réelle. Depuis quatre ans que nos chemins ne s'étaient pas croisés, je n'avais jamais retiré cette clé de mon cou, et lui ne l'avait jamais retiré de son sac à dos. C'était insensé, impensable même.

J'arrivais au restaurant où mon éditeur et moi avons planifié de nous retrouver plus d'un quart d'heure en avance, mon esprit brouillé m'avait fait marcher bien plus rapidement que ce dont je pensais être capable. J'allais m'asseoir à notre table, essayant de chasser Marc et les clés de ma tête.

Lorsque nous passions au dessert, je réglais avec mon éditeur les derniers détails pour pouvoir procéder à la publication de mon ouvrage. Je vivais un rêve éveillé, j'allais enfin pouvoir voir mon nom sur un roman dans la section nouveauté des librairies. Mon rendez-vous avait d'autres projets pour occuper son après-midi, alors il me laissa. À peine sortie du restaurant, les souvenirs des clés et de Marc revinrent inonder mes pensées.

J'avais l'impression que je devais aller le retrouver, c'était presque une force surnaturelle qui me poussait vers lui. D'un autre côté, qu'allais-je bien pouvoir lui dire, une fois que je serais face à lui ? Il avait gardé ma clé, mais il avait aussi gardé le même sac depuis toutes ces années. Peut-être que cette clé était devenue une habitude, un objet qu'il ne remarquait même plus, comme son vieux sac à dos noir. Il fallait que j'en ai le cœur net. Jamais je ne pourrai rentrer chez moi sans savoir ce qu'il pensait de tout cela, et sans lui avoir montré le collier que je portais autour de mon propre cou.

Il m'avait donné ces horaires avant de partir. Je savais qu'il ne serait pas disponible avant la fin du concert, à 20h30. Je devais trouver un moyen de monter sur le bateau de la réception, assister

à sa prestation et lui parler ensuite. Je me ruais sur le premier métro en direction des quais, puis courais vers l'entrée de l'Armada. Il n'était que 14 heures, mais je voulais être certaine d'avoir ma place sur ce fichu bateau.

Par chance, je trouvais le navire rapidement, et j'apprenais très vite qu'il restait des places disponibles, à la seule condition de réserver. J'achetais un billet sur l'instant, et attendais patiemment 18 heures, arpentant les festivités de l'Armada.

A 17h30 pétantes, le bateau ouvrait ses portes. Je m'engageais sur le ponton, afin de pouvoir être la mieux installée possible pour voir Marc jouer.

Le concert se déroulait à merveille, on y jouait de la musique romantique, un des styles préférés de Marc car c'est le plus expressif. Le décor de la Seine en dessous de nous accentuait la magie de la musique qui nous emportait avec elle. Marc me lançait parfois quelques regards, il semblait agréablement surpris de me voir ici.

À la fin de la représentation, j'allais chercher deux coupes de champagne, en attendant que celui que j'avais aimé pour la première fois rejoigne les invités. Je suis tout de suite allée le féliciter quand je l'ai aperçu dans la foule. Il me remercia chaleureusement d'être venue, il avait été heureux de reconnaître mon visage parmi le public. Le coucher de soleil se reflétait dans ses yeux, il était magnifique.

-Mon roman va être publié ! annonçais-je.

Il s'esclaffa et me prit dans ses bras pour me féliciter. Je lui souris. Après quelques secondes de silence, j'avouais être venue pour lui parler de quelque chose. Il me regarda alors, attentif, prêt à découvrir ce que j'avais à lui dire. C'est à cet instant que je dévoila mon collier que j'avais dissimulé dans le décolleté de ma robe. En le voyant, son regard s'illumina.

-Tu l'as gardé ? s'étonna t-il, en souriant.

Avant que je puisse avoir le temps de lui répondre, une jeune femme s'approcha de nous, un verre de champagne à la main et passa sa main sur l'épaule de Marc.

-Oh, tu es là, s'exclama-il en l'embrassant. Lya, je te présente Jeanne.

-Ravie de te rencontrer, dit-elle en me tendant la main.

J'étais abasourdie.

